

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION
80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44
20 rue Saint-Jacques, Montreal

ADMINISTRATEURS
VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



GROUPE DES PETITES BIENFAITRICES

De l'Hopital des Enfants, organisé, par Tante Ninette, en un Comité de Couture.



Solitude des soirs.....Gaston de Montigny
Causerie.....Françoise
Chagrin d'enfant.....Mme Dandurand
Sur le bord du lac Saint-François.....Nine
Chronique de Paris.....Parrhisia
Désespérance.....Gonzalve Desaulniers
Un lycée de jeunes filles.....Françoise
L'origine du mot : " J'y suis, j'y reste"
In memoriam.....Françoise

Sommaire

L'écran.....Fulano
Notre gravure.....
Quelques traits de curiosité.....
Il ne faut pas dire : " Fontaine..."...
Marguerite
Recettes Faciles.....
Conseils Utiles.....
La route s'achève (feuilleton).....
Jean Saint-Yves.

Telephone Bell Main 5028



ADJ. MENARD

Imprimeur

38 Boulevard St-Laurent

MONTREAL.



Cartes d'affaires, - Circulaires, - Factures,
Factums, Pamphlets, Etc.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAI

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2me porte rue Montcalm

CONSULTATIONS GRATUITES GUERISONS PRODIGIEUSES SONT OBTENUES TOUS LES JOURS
AVEC L'AIDE DES TRAITEMENTS DE

MADAME D. BEAUDIN, 10 ANNEES D'EXPERIENCE

Ces remèdes ne contiennent pas de poisons, et leur efficacité surprenante a été reconnu par un grand nombre de personnes qui ont eu l'avantage de suivre un traitement quelconque, spécialement maladies des femmes.

Nous nous faisons un devoir d'examiner scrupuleusement chaque cas qui nous est soumis avant d'administrer le traitement qui lui convient et nous voulons qu'il soit bien entendu que pour aucune considération nous entreprenons un malade si nous n'avons pas la certitude de le guérir. Voici une liste des maladies que nous traitons avec succès :

La Dyspepsie, la Constipation, la Faiblesse du sang, les Cancers, les Tumeurs, le retour de l'Age, les maladies vénériennes, les Boutons au visage, la Paralyse, l'Eczéma, les Hémorroïdes, le Ver solitaire, les Vers, l'Asthme, la Bronchite, le Diabète, le Catarrhe, la Consomption, la Coqueluche, le Rhumatisme, les Maux de Reins et de la Vessie, l'Hydropisie, Etc., Etc., Etc.

Les malades sont priés de venir directement à nos bureaux, et ceux de la campagne devront écrire une description de leur maladie (en détail) et nous l'adresser ainsi (en ajoutant un timbre de 2 c. pour la réponse).

MADAME D. BEAUDIN,

362, RUE CADIEUX,

Pres de l'Avenue Duluth.

MONTREAL

AVIS—Sur demande nous fournirons des certificats de personnes ayant été guéries radicalement par nos traitements.

MENTIONNEZ CE JOURNAL EN ECRIVANT

MAISON FONDÉE EN 1850

Prof. LAVOIE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure,

Une visite est sollicitée.



AVANT

8, Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1856 Notre-Dame
Coin de la Cote St-Lambert,



APRES

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance	REDACTION 80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - Quinze francs Six mois - - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

Solitude des Soirs

Scène.—Au fond des grandes forêts de là-bas, auprès d'un lac épandant l'onix de ses eaux profondes qu'immobilise le repos des choses, un "chantier de bois rond" fait tache noire dans la transparence de la nuit. Sur le seuil, qu'effleurent quelques touffes de mignonnettes et de pensées polychromes, un jeune défricheur regarde et songe, tandis que s'éteignent les derniers tisons d'un feu de terre neuve, allumé dans la tourbe.

*La lenteur des soirs bleus tombe dans le silence
 Où chantent des sapins, des ailes et des fleurs;
 Sans brise, sur les nids, la feuille folle danse;
 Les étoiles d'opale ont des beautés de pleurs...*

*Asseulé dans la nuit dont la paix m'environne,
 Je songe à l'eau-delà qui peut sourire encor;
 Et mon âme, moins lasse, aime, espère et pardonne,
 En un rêve d'oubli qui la berce et l'endort.*

*Comme un acier bruni, le lac aux reflets sonores,
 Tremble en anneaux d'argent quand la truite bondit;
 Les lourds sapins y vont baigner leurs lourdes ombres
 Avec les monts lointains que l'espace noircit.*

*Et je rêve des yeux noirs comme ces pensées
 Que l'été, de son aile, endeuille de velours;
 D'un sourire plus doux que l'éclat des rosées
 Que le fil de la Vierge enlace en son parcours...*

*J'attends l'âme inconnue où mon âme, à toute heure,
 Sans se lasser jamais pourrait se regarder;
 Je voudrais qu'une main de sa caresse effleure
 Un front où la tristesse aime tant s'attarder...*

*Dans la tourbe qui fume en agrandissant l'âtre
 Où l'ombre, dans la cendre, étend des larmes d'or,
 Le brin d'herbe qui brûle et s'affaisse, blanchâtre,
 Semble dire: "L'amour est plus fort que la mort"...*

*Et mon rêve pressent l'extase qui peut être
 Dans les doux pleurs qu'à deux l'on savoure et l'on boit,
 Et voici que je sais où le bonheur, peut-être,
 Attend que j'aie à lui pour s'incliner vers moi...*

La lenteur des soirs bleus tombe dans le silence...

Finale:—Les dernières gerbes d'étincelles d'or s'affaissent dans la cendre grise et la grande nuit plane immobile, sur l'envolée des rêves et le repos des choses.

Gaston DeMONTIGNY.

CAUSERIE

Nous causions, l'autre soir, autour d'une table—, n'avez-vous pas remarqué combien les tables sont admirables pour provoquer et alimenter les conversations ? — quand la porte s'ouvrit pour donner passage à une étrange personne, dont les théories extraordinaires avaient déjà plus d'une fois provoqué notre étonnement.

—De quoi parlez-vous donc avec tant d'animation ? dit-elle.

—De l'ingratitude humaine, dîmes-nous.

—Vraiment, fit-elle, et vous en médez, je le parie ? Moi, je trouve que si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, ne fut-ce que pour punir les gens des excès de leur obligeance.....

Et, pendant une demi-heure, nous eûmes de cette étrange personne, à ce sujet, un cours d'une bizarre philosophie dont je vais essayer de vous donner ici le pâle résumé.

(Peut-être feriez-vous mieux de ne pas le lire. C'est tout à fait cynique, je vous préviens. Tant pis, si vous y tenez absolument ; je déclare ne pas prendre sur moi la responsabilité des conséquences.)

—Si vous voulez, dit l'étrange personne, que les gens vous apprécient, ne faites pas trop pour eux. On exige tout des natures dévouées ; on accepte d'elles les services, les prévenances, les attentions, les sacrifices même, comme s'ils, nous étaient dus, sans se soucier de leur en témoigner la moindre reconnaissance. Tandis que la moindre faveur de la part d'un égoïste a le don d'attendrir jusqu'aux larmes.

Dans presque chaque famille, il existe un membre plus choyé et mieux servi que les autres. Non, qu'il soit le plus aimable, mais il a eu le talent de savoir faire comprendre qu'il a tout à recevoir et rien à donner.

C'est ordinairement un fils, un frère, et celui-là est toujours sûr de trouver son linge rangé dans un ordre parfait ; d'avoir à table le meilleur morceau, sans qu'il ait le mal de le demander ; le fauteuil qu'il a choisi est respecté religieuse-

ment et personne n'ose lire avant lui le journal du soir.

Un bon jour, si le caprice lui vient de promener sa mère en voiture ou de conduire sa sœur au théâtre, toute la famille s'extasie et la reconnaissance ne connaît pas de bornes.

Pourtant, chacun se dévoue pour lui tous les jours, mais ceci ne compte pas ; les actes d'abnégation, trop de fois répétés perdent de leur valeur et de leur rayonnement. Les faits isolés seuls ont du relief.

L'essentiel est d'habituer votre entourage à l'idée qu'on vous doit des égards, des attentions et qu'il n'a rien à attendre de vous en retour.

La moindre faveur alors, de votre part, comblera de joie, et,—chose à peine croyable quand vous y réfléchissez,—un sourire, une bonne parole suffisent pour dédommager amplement de continuelles immolations.

Remarquons que c'est sur les âmes naturellement bonnes et dévouées que retombe le poids de tous les fardeaux.

Il semble tacitement convenu que la besogne, les choses désagréables leur reviennent de droit, comme si elles avaient à leur disposition quelques mystérieux moyens, pour leur rendre tout plus faciles et plus agréables qu'aux autres.

C'est toujours la même qui cèdera, volontiers, en faveur d'une autre, sa place dans une voiture, qui renoncera à ce théâtre, à ce concert, auxquels pourtant elle tenait beaucoup, et cela sans qu'on s'en étonne le moins du monde, sans qu'on ait pour la dévouée une parole de sympathie ou de louange adoucissant l'amertume de son sacrifice.

Etes-vous obligeante ? Chacun réclame vos services : c'est pour votre famille une paire de gants, — qu'on abîmera— ; un bijou—qu'on perdra probablement — à prêter. Et pour les étrangers, un message à donner, une course à faire, voire même un paquet à porter.

Il y a cependant un moyen,—continuité toujours l'étrange personne,— de ne jamais refuser un service, et, de ne jamais le rendre.

Je connais un mari qui doit la paix et la tranquillité dont il jouit présentement, à ce petit expédient.

Quand sa femme lui donnait une lettre à jeter au bureau de poste, il l'acceptait avec empressement. Mais, quinze jours plus tard, en recousant un bouton au paletot, Josette retrouvait la lettre dans une des poches.

Il l'avait oubliée, avouait-il, et la désolation de cet homme faisait mal à voir.

Une autre fois, on lui confiait des échantillons, pour acheter telle et telle étoffe. Le soir, il revenait au logis les mains vides. Il avait perdu les échantillons en route. Était-il assez malheureux !

Fallaît-il, de retour à son bureau, téléphoner au boucher et à l'épicier, il était sûr de n'y pas penser, et le soir même, en faisant une honnête confession à sa femme, de son défaut de mémoire, il offrait de s'amender le lendemain.

—Ah ! bien, non, par exemple, répliqua sa femme, dorénavant, je ferai mes messages moi-même, ce sera plus sûr.

Il ne désirait rien d'autre, et c'est de cette façon qu'il a acheté son repos.

Et qui peut dire qu'il a eu tort !

L'étrange personne avait fini de parler que nous l'écoutions encore...

—Mais, dit une de nous, rompant tout à coup, un long silence, votre morale est immorale, savez-vous ? N'y a-t-il pas plus de plaisir ou plus de mérite à sacrifier constamment quelque chose de soi au bonheur des autres ?

L'étrange personne haussa les épaules d'un air de pitié, et sortit sans autrement répondre.

FRANÇOISE.

J'aimais tellement ma femme, les six premiers mois, que j'aurais voulu la dévorer.

—Et maintenant ?

—Je regrette de ne pas l'avoir fait.

Dans quelques années, quand les femmes seront éligibles :

Monsieur sort pour aller voter. Madame, qui est très soupçonneuse, lui recommande, d'un ton jaloux :

—Tu sais, je te défends de voter pour une femme !...



Chagrin d'enfant



J'étais alors une écolière étourdie, à cet âge où l'on a pas encore fini de s'étonner que l'existence offre tant de contrariétés et que le mot de Devoir revienne si souvent à nos oreilles, comme un refrain fastidieux. En un mot, je n'étais pas disciplinée au point d'admettre "qu'on n'est pas dans le monde pour s'amuser".

J'avais obtenu ce soir-là, en considération d'une extraordinaire circonstance, la permission de veiller au salon. Certains préparatifs qui bouleversaient l'ordre accoutumé de la grande pièce : la profusion inusitée de lumières, l'arrivée des amis, qui allaient se ranger dans l'alignement des chaises—sans parler du petit bruit, si impressionnant, pour de jeunes oreilles, des cristaux heurtés et de la vaisselle qu'on apprête à l'office ravissaient absolument ma curiosité toute neuve, qui d'habitude, à cette heure, s'occupait au pays des rêves.

Or, il y avait, parmi les hôtes familiers, un jeune homme étranger—grand, mince et bien tourné que je savais devoir être le héros de la soirée. Tout ce que j'avais appris de lui depuis le matin avait au dernier point aiguillonné mon intérêt. Après quelques années d'absence au pays voisin, il revenait de ce que, dans sa langue de poète, il appelait : la "terre d'exil". Son nom, que déjà soulevait l'aile de la Renommée, venait au devant de la gloire.

Tout près de la frontière qu'il avait la veille repassée, elle lui souhaitait la bienvenue, sous le toit d'un ami.

Au milieu de tant d'incidents infiniment intéressants pour une fraîche recrue, mon regard s'emballait littéralement comme une cavale indomptée.

Mais mon attention, surmenée par la foule des notions nouvelles qu'elle collectionnait avidement fut soudain accaparée par l'événement attendu. Le bourdonnement des conversations cessait. Mes yeux suivant la direction qu'indiquaient tous les yeux s'arrêtèrent sur la personne

du poète. Debout au milieu de la pièce, il se recueillait un instant. Il semblait faire l'appel intérieur de ses facultés et en rassembler les restes avant de les faire donner toutes, en une charge vibrante.

Il releva la tête et prononça :

—"La voix d'un exilé !..."

Je ne sais plus ce que je retins et ce que je compris de cette musique des vers qui faisait à mon âme fraîche l'effet d'un bain d'ambrosie.

La mélodie du rythme, l'élégance noble de la phrase rimée, le "leitmotiv" des souvenirs intimes alternant avec l'éclat d'un hymne patriotique, ou la vision mélancolique des paysages de la patrie lointaine—tout cela grisa mon imagination à un point d'enthousiasme inédit.

J'en demeurai comme hypnotisée, en proie à une espèce de fièvre morale qui résista même à l'effet du sommeil acharné de cet âge inconscient...

Toute fête a son lendemain. L'axiome avait alors pour moi, la saveur intacte d'une nouveauté. Il fallut donc, le jour suivant reprendre le harnais de l'école.

Par un effet de la miséricorde providentielle cependant, ce lendemain était un "jour de composition". c'est-à-dire un moment de détente dans les "galères" qu'était alors l'école.

La mélodie endormante des récitation—que j'entends encore accompagnée du bourdonnement des grosses mouches libres et tapageuses qui semblait la revanche de notre silence et de notre immobilité douloureux—cette fastidieuse ritournelle des leçons à nonnées, se taisait au moins pendant une demi-journée.

En face de notre papier immaculé nous étions censé nous recueillir pour saisir au vol et fixer les réflexions ingénieuses que devait nous suggérer le thème donné par la maîtresse.

Elle nous avait dit ce jour-là—voulant tenter peut-être, un stratagème qui stimulât notre paresse :

—Je vous laisse à vous-mêmes le choix de votre sujet.

Quand d'habitude approchait la

fin de "la classe", le silence... très relatif et la méditation étaient interrompus par la bonne sœur qui enjoignait à quelques élèves prises au hasard, de lire tout haut leur composition.

Mon ardente application à la tâche—parce qu'inusitée peut-être—avait dû intriguer notre professeur. En tous cas je fus la première appelée. Ramassant les feuilles encore éparses de mon travail, je me levai avec une sorte d'exaltation contenue et je le lus tout d'une haleine. Le sujet que j'avais choisi était : "La voix d'un exilé..."

Je sentis bien que le ton nouveau de ma voix faisait lever la tête à mes camarades. Moitié surprise, moitié intérêt, on finit par se taire tout à fait et quand je terminai au milieu d'un silence flatteur, je me figurais en toute sincérité avoir fait "un effet".

Ce fut un moment de triomphe véritable... mais court. Je m'étais rassise, et n'attendais plus que la sanction du censeur autorisé. Sa voix en effet se fit entendre :

—Ce que je vous avais demandé mademoiselle, c'était un travail personnel, original, et non une "copie !"

La classe toute entière eut un rire qui donnait l'impression d'un allègement.

L'une des plus paresseuses murmura avec un soupir de satisfaction.

—Il me semblait bien, aussi...

—S'il fallait se mettre à travailler comme ça, par exemple ! s'exclama ma voisine.

—C'était trop bien. Il y avait des mots extraordinaires, comme "nostalgie !"

—Non, ce n'était pas naturel..... Telles étaient les réflexions échangées de côté et d'autre. Tout ce temps-là, je gisais, sur le sol, moi, précipitée du Capitole à la Roche Tarpéienne ; humiliée, révoltée, ravalant mes larmes et tâchant de toutes mes forces, en dépit de mon émotion, de garder une attitude digne et protestataire.

Je n'avais pas encore lu la maxime de Pestalozzi qui dit qu'il faut apprendre aux enfants "à supporter l'injustice"...

C'est égal, pour une fois qu'on faisait un effort dans notre classe, l'ex-

périence n'était pas encourageante !

La méfiance pourtant qu'on m'avait témoignée n'était pas sans excuse. Et je l'ai pardonnée à la pauvre bergère d'un troupeau ingrat et indiscipliné dont les innombrables méfaits autorisaient toutes les suspensions.

Mon effort littéraire, ai-je besoin de le dire ? était d'un mérite tout relatif. Il fallait vraiment que nous eussions accoutumé notre malheureuse institutrice à une bien pauvre chère pour que ce premier essai spontané la trouvât à ce point sceptique.

Ce souvenir m'est revenu au sujet de la disparition de notre poète national, Fréchette qui fut la cause indirecte et involontaire de ce gros chagrin d'enfant.

À sa mémoire j'offre l'hommage de ce souvenir. Il m'est cher comme les choses du passé dont l'amertume en vieillissant s'adoucit et se fond dans le lointain de l'âge heureux.

Madame DANDURAND.

SUR LE BORD DU

LAC SAINT-FRANÇOIS

(Saint-Zotique).

" Villa Swastika ".

Notre nature, cette partie incorrigible ou tout au plus dirigeable de notre personne, qui fait que nous pouvons avoir des dispositions, des jalousies, des faiblesses, des haines ou des préférences, ne met-elle pas entre notre âme et cet instinct un contraste perpétuel ? Ce qu'on dit ce qu'on ne dit pas ; ce qu'on prétend être ce qu'on est réellement ; ce qu'on pourrait souhaiter et ce qu'on exige ?... Et n'est-ce pas cette autre nature, celle des êtres et des choses desquels nous vivons et qui s'imposent à nous ; celle des oiseaux, des fleurs, de l'eau, de la musique, qui nous façonne selon nos tempéraments et selon les lieux et qui fait, de nous d'autres gens dès que nous modifions un peu notre routine de vivre ? Cela occasionne beaucoup de grandes et de petites fugues... Ce sont sans doute, d'après ces irrémédiables effets et causes, de la fatalité que naissent les vastes projets et tant de choses et... que les citoyens

épuisés d'air enfumé de poussière, de théâtres, de demoiselles poudrées et de montagnes cultivées et soignées, ressentent le besoin de plaisirs ruraux : faire la sieste sur le bord de la côte ; devenir propriétaire d'un chalet où on peut entrer par une porte et sortir par l'autre, d'un jardinet où poussent à foison les mugets et les lilas ; être amis d'une petite poignée, de monde qui a moins de passions, moins de défauts, moins de qualités, mais plus de préjugés...

C'est étonnant comme on court à la recherche des émotions et comme on dépense, à profusion ses forces et sa sensibilité ! Il y a tant de choses inabordables malgré la bonne volonté qu'il fait bon, parfois, il me semble de tenter l'impossible pour se satisfaire...

Et voilà que ce sont ces raisons infinies de psychologie qui m'ont poussée sur les bords du lac Saint-François, tout, comme vous, à Sainte-Agathe, Rivière du Loup, Sainte-Rose, Sorel ou ailleurs... Nous sommes chacun de notre côté, en excursion pour quelques mois, à regarder le soleil du coin de l'œil, à tirer du fusil sur les étourneaux et les corneilles, à s'étonner du chant des reinettes, à se faire des projets pour des volières à pigeons et des attrapes à rats... Pendant ce temps, la vie marche autrement, un voile se tisse sur les monotonies qui s'éloignent et l'on se leurre de paysage, de fleurs épanouies, d'odeurs de pousse de sève de trèfle et de flirt et on met tout ça en sérénade, qu'on joue sous les fenêtres au moment où les maringouins vous assiègent et vous font mal à la peau...

Qu'importe. Il faut subir l'égrènement des saisons et à la campagne s'il y a des désagréments, il y a des compensations pour tous. Des hamacs pour les coquettes et les paresseux, de la chasse et de la natation pour les sports ; des nids d'hirondelles qui se cachent partout dans les fleurs, pour les fiancées et les rêveurs de roman ; des poules, des chats, des enfants barbouillés, des champs, de l'immensité pour les amateurs d'art pastoral ; des statuettes, des vide-poches, des fleurs artificielles que les collectionneurs peuvent se procurer moyennant une poignée de sous... C'est un peu partout les mêmes jeux et les mêmes distractions,

je crois. C'est pourquoi, cette année, au lieu d'aller au plaisir dispendieux, j'ai préféré un coin tout vert, tout frais, avec des saules sur la grève et des nids de grives, voulant savoir de ces places paisibles le secret, de ce qu'on en disait et de ce que j'en imaginais...

Oh ! c'est beau, je vous l'affirme, Saint-Zotique avec ses allées plantées d'ombre et de vergers, de Côteau-du-Lac, à Vaudreuil !... Les terres sont ou en friche ou en culture... sur le parcours, des usines électriques mues par le pouvoir des rapides des Cascades, qui fera bientôt concurrence aux hauts prix de la M. L. H. P. Co. Les habitations et les mannequins se ressemblent ; tous deux imprégnés de la physionomie et de la manière de l'habitant du logis... Vues d'extérieur, les mansardes sont reposantes. Si la porte s'ouvre, vous entendez comme dans une baraque de cirque, des cris, des tapages d'assiettes, de menaces, d'animaux voisins, de la table ; et la femme n'ayant pas de place parmi cette progéniture remuante, vient se peigner, dans l'embrasure d'une fenêtre ou sur le bas de la porte, en mantelet ou en caraco... C'est très rustique... C'est la campagne, à l'état brut, la vraie campagne, comme je l'aime, excitante et pas profanée, où vous pouvez avoir des blanchisseuses pour un écu et du beurre frais pour trente sous, à part le poisson gratuit... Le lac est infini, comme la mer ; doux quand la brise est surroit, furieux, imposant, quand le vent souffle du large, majestueux quand il renvoie la houle sur la digue et projette des frissons sur les feuilles et sur le gazon...

Il y a une jolie heure à ma campagne... celle qui suit le coucher du soleil. On se promène en canot, en regardant le va et vient de l'aviron qui se baigne avec les canards, écoutant au loin, repercuté vingt fois par l'écho, le teuf teuf d'une auto ou d'un yacht, genre de locomotion pratique dans les parages, à cause de la rivière très navigable et des chemins de sables unis, larges et toujours secs, malgré les orages... Pêcheurs, ouvriers, pilotes, tous se reposent sur le seuil de leur confortable maisonnette, en fumant leur pipe de tabac, tandis que les cabaleurs sont partis pour la campagne électo-

rale la plus voisine... Et le soleil se couche derrière toutes nos idées tranquilles qui se reflètent dans le calme du lac comme dans nos regards ; et dans le reflet du ciel, nous voyons le silence jusqu'à l'heure du brouillard et du frais, moment où les lucarnes s'allument une à une avec les étoiles, où les petits sont derrière les rideaux rêvant aux anges, invisibles, absents, oubliés... Le vacillement est bon, consolant, fait oublier et presque pardonner tant on dirait qu'il est habité par l'âme des nôtres, par des vies chancelantes.

Si nous entrons nous bercer, c'est que sur l'eau, nous éprouvons les malaises que doivent éprouver les autres là-haut à se sentir suspendus dans l'obscurité au-dessus de tous les vides. Nous fuyons le vertige et le mirage, pour la nuit fraîche et saine pour l'abri de nos galeries entourées de papillons en chrysalides que la brise balance audessus de nos têtes comme de minuscules lanternes éteintes...

C'est, emmitouflées dans des collettes de laine jusqu'aux yeux, qu'un soir, en quête, de sensations, nous fîmes le projet téméraire, hardi, trois d'entre nous, de sauter les rapides sur des radeaux, appelés communément "les cages".

Oh ! le charmant voyage féérique que vous nous envieriez !... Au milieu de cet élément terrible, attirées par la destinée, ballottées comme dans la vie mauvaise, sur quelques plançons de bois, sans rampe, mais solides, qui craquent et obéissent aux moindres ondulations des vagues... A travers ce spectre blanc et tragique nous ne voyons les côtés et le monde que par échappées, et par contre, nos imaginations nerveuses hallucinées nous font voir dans chaque goutte d'eau des monstres qui s'agitent, qui écument et qui nous hypnotisent, de qui nous ne pouvons détacher les yeux. Cette bacchanale devient une puissance : elle nous enveloppe, nous englobe, nous fait croire à des êtres vivants pris de panique qui se mordent, se grouillent, s'entredéchirent, surgissant de toute part, se bousculant pêle-mêle...

Se voir entraîner ainsi, à bon escient, loin du monde, loin des siens, dans ce gouffre qui a avalé tant

d'honnêtes gens ! Et voilà que les nerfs agacés d'être à jeun se replacent après bon et vigoureux repas pris sur la cage et à voir les guides, directeurs du spectacle, si calmes, se mettre à genoux par terre comme des pèlerins en terre sainte et faire à tour de rôle un bout de prière, au son de l'Angelus, le travail de la pensée s'élargit, s'étend, devient immense ; bouillonnante comme ces furries, notre sensation en désarroi, se précise ; la crainte du danger disparaît, devant le sublime et le grandiose et l'enchaînement fantasque nous met au cœur quelque chose qui nous oppresse et nous dévore, divinement.

Parmi les chaleurs d'en haut, le froid d'un automne qui siffle dans les vagues ; la neige de l'hiver qui se gonfle et s'éparpille, s'étend sous nos pieds, nous remplit le cœur qui était devenu tout-à-coup très petit, le soulève, le fait battre et se briser comme les cascades dans une tempête. A peine, pouvons-nous saisir notre émotion... Sous nos pieds, notre piédestal oscille comme les vagues énormes qui nous amènent au fond du ravin, avec un sabat d'enfer, et qui s'aplatissent jusqu'au bord des frisons de nos jupes, nous cinglant les joues et les yeux. A quelques pas, les chutes bouillonnent et nous, petite population flottante, sentant la frénésie de l'air, éprouvons du plaisir à cette griserie d'être dans un espace sans limite, d'aller au galop, avec le vent dans une course désordonnée vers l'Irrémissible, vers le prestige des décors, vers la beauté nouvelle.

Et durant cet espace de temps, (le voyage dure de l'aurore à midi), nous avons frappé un écueil qui a donné le hoquet à la cabane, aux provisions et fait renverser la soupe et les petits plats. Dans ces accidents, il arrive souvent que le radeau se brise, mais nous en sommes sorties indemnes après avoir été traitées par le cuisinier comme des enfants gâtés en voyage de nocé... Cela ne vaut-il pas une course éfrénée en automobile ou le tourbillon d'une salle de bal, ou... toutes les attractions supplémentaires des places d'eau ?.....

Chronique de Paris

Cette semaine a été marquée par une série d'incidents plus ou moins importants, mais qui tous ont fait scandale.

Cela a été d'abord l'affaire de Longchamp où quatre jeunes femmes tentèrent de ressusciter les modes, Directoire, avec des robes dont les tissus transparents et la façon indiscreète ne laissaient rien à deviner. Cette manifestation ne fut pas très heureuse pour celles qui l'avaient tentée à leurs risques et périls, mais aussi pour le compte d'une grande maison de couture.

Moins heureuses que Mme Tallien et que Joséphine de Beauharnais — que la légèreté de son costume et de ses... idées n'empêcha pas de devenir impératrice, — ces pauvres filles, simples mannequins, furent trop admirées des sportsmen qui, dans leur enthousiasme, faillirent les étouffer, et trop malmenées par la foule qui les hua. De sorte que la conduite que furent obligés de leur faire les gardiens de la paix, les protégea à la fois contre trop d'admiration et d'indignation.

Décidément, le moment de ressusciter les Merveilleuses n'est pas encore arrivé chez nous.

L'est-il, chez la pudibonde Angleterre, où la mode "Directoire" a fait son apparition sur la personne d'une élégante jeune femme miss Titcombe, écuyère d'un music-hall de Londres ?

Est-ce aussi par ordre que cette jeune femme a revêtu ce costume léger ? C'est probable, car cela a constitué une excellente réclame pour l'établissement où chaque soir elle s'exhibe..... Et le petit scandale se traduira sûrement par une augmentation de recettes... d'autant qu'elle a fait tourner la tête... non pas seulement au figuré, à un personnage — et non des moindres.

Le ministre du commerce, Winston Churchill, en se retournant pour contempler la gracieuse amazone, se heurta à un autre gentleman, également amateur des modes collantes. Ce fut le ministre qui reçut le choc..

et dut se retenir en se cramponnant au cou de sa monture.

Il paraît que l'attitude du ministre en cette minute critique où il faillit tomber comme un seul ministère, fit beaucoup rire les assistants, mais celle de la néo-merveilleuse ne leur fit même pas dire : "Shocking !"

Le deuxième scandale fut provoqué par les étudiants — ô folle jeunesse — sortant du bal des Quat'z'Arts.

Des jeunes gens — que je me refuse à croire ni étudiants ni artistes, mais qui se trouvaient dans la troupe, revenant — à l'aube — du bal où ils firent ce qu'ils voulurent, puisqu'il est fermé aux profanes, traversaient les Champs-Élysées.

C'était leur droit ; mais où ils se mirent dans leur tort, c'est quand ils jugèrent à propos de saccager les arbustes et les plates-bandes, de briser les vitres à coups de pierres et de démolir un fiacre et — presque — un cocher. Cela, ce n'est pas chic !...

Cela rappelle pourtant une aventure qui date de plus de cent ans, puisqu'elle se passa en 1802. A cette époque, où le port de la moustache était une exception — même chez les militaires — quelques élèves du peintre David, qui avaient arboré la barbe, par archaïsme ossianique, entreprirent, une nuit, de brûler un arbre du bois de Boulogne. Arrêtés et conduits à la Préfecture de police, on ne les relâcha qu'après les avoir fait raser.

Depuis ce jour — et cela dura jusqu'à 1825, ou 26, personne n'osa plus sortir sans avoir fait sa barbe...

Mais revenons à notre actualité et parlons du troisième scandale de la semaine. C'est à la représentation organisée par M. Alfred de Vigny qu'éclata ce scandale. On avait eu l'étrange idée de faire jouer un vaudeville de café-concert par Mlle Polaire, qui n'offre qu'une ressemblance lointaine avec Kitty-Bell ou Eloa.

Qu'un admirateur du poète, mécontent de voir le nom de cette artiste sur l'affiche se fut abstenu d'aller l'applaudir, je l'eusse compris, mais puisqu'il savait ce qu'il allait voir, sa protestation était peut-être de mauvais goût...

Au surplus, il paraît que Mlle Polaire — toujours distinguée — y a vertement répliqué.

Pauvre Alfred de Vigny, "chaste et divin cygne" que le père Dumas s'é-

tonnait de n'avoir jamais vu à table, il méritait peut-être un autre programme...

Un autre écrivain, notre grand Balzac, va avoir son musée, comme Victor Hugo.

Ce musée sera installé rue Raynouard, une des rues les plus pittoresques de Passy, au numéro 47, que Balzac habita de 1842 à 1848. Il y a écrit ses chefs-d'œuvre, et c'est pour cela qu'on l'a choisie. Mais ce n'est pas là qu'il est mort. C'est dans l'hôtel qu'il avait fait construire, avec amour, pièce à pièce, très longuement, faute d'argent, pour y amener la femme qu'il aimait depuis dix-neuf ans, la comtesse Eveline Hanska.

Pour passer quelques heures auprès d'elle, dans le fin fond de la Pologne, il n'hésitait pas, lui dont le temps était si précieux, à passer huit jours et huit nuits en chaise de poste.

Et quand il fut uni à cette femme adorée, ils firent ensemble le plus mauvais ménage du monde..... Et quand il fut entré dans la maison de ses rêves, il tomba malade et ne tarda pas à mourir... justifiant ainsi le proverbe :

"Quand la maison est construite et prête à être habitée, la mort y entre."

En dépit de la fragilité des projets humains, la reine d'Espagne a conçu celui de faire de son bébé d'un an un futur soldat... et même un soldat tout de suite... Par un enfantillage... royal, elle a fait à son mari la surprise de lui présenter son fils, le jour de sa fête d'un an, vêtu en militaire. Pas un détail, paraît-il, ne manque à l'uniforme de l'enfant de troupe princier... il ne diffère de celui des simples troupiers que par le collier de la Toison d'or, le grand cordon de Charles III et la plaque d'Isabelle la Catholique.

Toute cette ferblanterie sur le petit cœur d'un enfant d'un an !...

Voici l'ordre d'incorporation du jeune soldat, résultat de plusieurs conférences du roi Alphonse avec le ministre de la guerre :

'Filiation de S. A. R. le prince des Asturies Don Alfonso-Pio-Cristino-Eduardo, etc., etc., fils de S. M. Alfonso XIII et de Dona Victoria-Eugenia-Cristina, reine conjointe, né à

Madrid, commune du même, province du même district militaire du 1er corps d'armée, le 10 mai 1907 Age auquel il est entré au service : un an Religion : catholique. Célibataire. Signalement "encore en blanc."

Cela me rappelle cette brave provinciale à qui le maire présentait son enfant, et qui ne trouva rien de plus flatteur à dire que ces paroles :

"—Si jeune !... Et déjà le fils de monsieur le maire !..."

PARRHISIA.

(La Française).

DESESPERANCE

Je suis revenu des funérailles de Louis Fréchette, infiniment triste, dans un tel état de dépression morale que ces lendemains glorieux qu'on promet à notre race, les jours de Saint-Jean-Baptiste, m'apparaissent à cette heure douloureuse comme des plaisanteries amères.

Douleur d'avoir vu disparaître, si soudainement, un ami très cher, un maître très admiré ; oui, mais aussi tristesse profonde de constater l'indifférence sans excuse de notre race envers ce grand disparu qui a tant fait pour elle.

Pourtant ne devons-nous pas nous attendre à cela ? c'étaient les funérailles d'un poète, c'est-à-dire les funérailles de l'Art et de la Poésie, de l'Idéal. Est-ce que cela pouvait émouvoir nos gens ?

Qu'une voix s'élève sur les tréteaux d'un husting pour jeter au vent quelquefois des paroles de discorde, la foule s'amasse et applaudit. Mais la voix qui chante tout ce qu'il y a de beau dans la vie, tout ce qui console, élève, rend meilleur ; la voix qui se hausse parfois jusqu'à sembler même la voix de la Patrie, celle-là, c'est à peine si quelques-uns l'entendent. Et lorsque cette voix se tait, le peuple ne perçoit pas le grand silence, l'irréparable silence qui, tout à coup, s'est fait.

Quand Victor Hugo mourut, la France lui fit des funérailles telles que le monde n'en avait jamais vues encore ; quand Tennyson mourut, tout un peuple s'inclina devant son

cercueil ; quant Carducci descendit dans la tombe, la nation italienne vint en longs cortèges rendre un hommage suprême à son génie. Il y a à peine quelques jours plus de cinquante mille personnes suivirent le charriot funèbre qui portait à sa dernière demeure le doux poète des humbles et des petits, François Coppée.

C'est qu'en France, en Angleterre, en Italie, l'âme des foules est en communion avec l'âme des poètes, c'est que cette lampe divine qui brûle dans le cerveau des penseurs, comme la flamme sans cesse renouvelée des sanctuaires, éclaire ces humanités pétries d'Idéal.

Jeudi matin, aux obsèques de Louis Fréchette, nous n'étions que quelques centaines d'amis et d'admirateurs. Deux institutions seulement étaient représentées par des délégations dans le cortège ; le Mont Saint-Louis,—et je lui offre l'hommage de ma gratitude—avait envoyé un groupe d'élèves, et l'École Littéraire de Montréal, ainsi que le Conseil Législatif et l'Association Saint-Jean-Baptiste avaient offert un tribut de fleurs funéraires ; la première, une lyre brisée, symbole doublement vrai dans les circonstances.

De l'État, de la ville de Montréal, des grands corps constitués de la Province, des universités, rien, pas même une violette pour marquer leur part, si minime fut-elle, aux funérailles d'un homme qui vivra éternellement. O consolante antithèse des mots !

De grâce, laissons de côté, un instant, les comparaisons pour ne nous souvenir que d'une chose ; c'est que nous nous glorifions avec emphase d'être une nation, et que celui qui vient de mourir était notre poète national, consacré tel, non par l'État, —mais par le sens populaire qui ne se trompe jamais.

Notre poète national, c'est-à-dire l'artiste au cœur de patriote qui a su fixer en la forme pure des beaux vers, les légendes et les exploits de notre âge héroïque, exprimer mieux qu'aucun autre les sentiments, les rêves et les idéals de l'âme canadienne.

Je n'entreprendrai pas d'analyser, dans cet article jailli de ma légitime indignation, l'œuvre de Fréchette. Tous ceux qui liront ces lignes avec quelque sympathie, la connaissent. Ce que je rappellerai, c'est que ce

fut Fréchette qui révéla le Canada-français intellectuel à nos compatriotes de langue anglaise et à nos frères de là-bas. Son œuvre releva notre race méconnue aux yeux des premiers ; aux autres elle apprit que les roses de France pouvaient s'épanouir encore, après tant d'années, dans le jardin boréal si dédaigneusement abandonné. Je veux dire aussi que Fréchette fut, selon le mot de Barrès, un professeur d'énergie. Il le fut en prouvant aux siens que dans cette Province, malgré l'épais matérialisme des âmes,—qu'on me passe le mot, il est, hélas ! trop juste,—malgré surtout la coupable indifférence, pour ne pas dire le mépris de notre monde officiel, pour les rares hommes de lettres qui sacrifient leurs jours à leur famille et leurs nuits à l'Art, malgré la politique dévorante et quelquefois dégradante, malgré tous les Zoïles, malgré toutes les excuses, malgré tous les prétextes, le bon travail littéraire est possible à qui a reçu le don, et veut et peut travailler.

D'autres nous ont donné quelques œuvres, Fréchette nous a donné une œuvre. C'est peut-être le seul Canadien-Français, à de très rares exceptions, dont on peut dire cela avec exactitude.

Et c'est cet homme qu'on a laissé s'en aller à sa dernière demeure, sans lui rendre au moins les hommages qu'on accorde à un politicien adroit ou à un Arlequin de husting.

Fréchette avait demandé des obsèques humbles, mais la reconnaissance et l'admiration d'un peuple ont le devoir d'ignorer la modestie des grands morts lorsqu'il s'agit de les honorer ! Est-ce qu'on n'aurait pas dû de partout, dans cette Nouvelle-France, organiser une souscription pour envoyer une couronne à celui dont les vers ont éveillé, chez chaque écolier, le sens de la Beauté et accru l'Amour du pays natal ? Ne s'imposait-il pas à chacune de ces associations qui cavalcadent et processionnent aux jours de fêtes nationales de désigner quelques délégués pour les représenter en ce jour de deuil profond pour nous ? Ne pouvait-on voter quelques milliers de dollars—donner au moins aux poètes morts ce qu'on refuse aux vivants,—pour les funérailles d'un homme en qui se sont incarnées depuis quarante ans toutes nos aspirations ?

Est-ce que sa dépouille mortelle n'aurait pas dû être exposée à l'Hôtel-de-Ville, aux derniers hommages de la foule ? Est-ce que le 65ème n'aurait pas dû former une garde d'honneur autour du cercueil de celui qui chanta les soldats de notre épopée ? N'aurait-on pas pu faire pour le plus grand de nos penseurs ce que l'on fait pour le plus humble de nos pompiers ?

On n'a rien fait de tout cela, et ce qu'il y a de plus triste, peut-être, c'est ceci, qu'on n'y a pas songé. Pourtant ces honneurs "rendus"—et ici le mot est doublement exact—à un poète qui a honoré notre race et notre pays, n'eussent pas été vains. Du spectacle émouvant de funérailles nationales faites à un écrivain canadien-français, seulement, uniquement parce qu'il avait écrit de beaux livres, il se serait dégagé, je crois, une impression salutaire pour un peuple trop absorbé jusque-là par la poursuite exclusive de la prospérité matérielle.

Mais chez nous—et Fréchette le savait mieux que personne, lui qui avait, au prix de tant d'efforts, organisé, avec moi et quelques autres, la réparation du Canada-Français à Crémazie,—il est essentiel d'être mort depuis longtemps pour obtenir de la foule indifférente l'expression d'une admiration qui vient trop tard.

Dors en paix, mon vieux maître ; ton peuple, ce peuple que tu as chanté, que tu as glorifié dans tes vers et par tes vers, n'a pas cru devoir te faire les suprêmes adieux qu'il te devait, mais l'avenir,—je veux le croire pour ne pas désespérer,—te paiera cette dette méconnue ; tu as passé, mais ton œuvre demeure, elle apparaîtra plus méritoire et plus belle encore dans le recul du temps, elle restera comme un modèle et un stimulant pour les esprits de ta race et aussi pour ceux qui t'ont oublié hier, comme une cause de bon remords ; ce que tu as fait pour Crémazie, d'autres le feront pour toi, et en un jour de fête dont je vois déjà poindre l'aube, la foule aussi t'offrira la réparation en acclamant ton œuvre et ton nom environnés désormais de la majesté de la mort.

GONZALVE DESAULNIERS.

(La Presse.)

Un Lycée de Jeunes Filles

La nouvelle est étonnante, mais elle est vraie. Ce sont mes bonnes collègues elles-mêmes, Gaétane de Montreuil et Colombine qui me l'ont apprise : une école de hautes études commerciales est fondée à Montréal sous leur direction, au no 126 de la rue Saint-Denis.

Le programme de ce nouveau lycée a été arrêté après l'étude sérieuse des divers systèmes d'enseignement, tant aux Etats-Unis qu'en Europe. La durée, du cours d'études sera de trois ans, plus une quatrième année pour celles des élèves qui désireront se spécialiser dans un genre particulier.

Le français, l'anglais, la sténographie seront enseignés dès la première année. Voilà pour l'essentiel, mais les sciences et les arts ne seront pas négligés non plus. La jeune fille, qui se destine à la lutte de la vie, recevra, dans ce lycée, une éducation aussi complète que brillante, lui offrant tous les avantages possibles dans la bataille où doit s'engager son avenir. Les directrices, qui ont elles-mêmes connu de quels outils il faut être munis pour affronter les difficultés de l'existence, protégeront à leur tour, celles de leurs congénères vouées aux vicissitudes de la fortune.

Le Lycée des jeunes filles sera en même temps un pensionnat pour les élèves de la campagne ; le nombre des pensionnaires sera forcément restreint dès le début, mais on saura bientôt hospitaliser autant d'élèves qu'il s'en présentera.

Le programme du Lycée comprend encore l'enseignement des langues étrangères, ainsi que celui du grec et du latin, et les professeurs seront choisis parmi les meilleurs et les plus érudits.

Enfin, il m'est agréable de constater que tandis que les études des garçons doivent recevoir, par la fondation de l'école technique, une impulsion nouvelle, celle des jeunes filles ne restera pas en arrière.

Je souhaite à mes collègues, Mesdames Gill et Côté, les femmes de

lettres bien connues dont tant de lecteurs ont apprécié les articles, tous les succès que méritent leur esprit d'initiative, leurs louables efforts et leurs excellentes intentions.
FRANÇOISE.

L'ORIGINE DU MOT " J'Y SUIS, J'Y RESTE " attribué à MacMahon

(Souvenirs du Mis de Castellane sur l'Assemblée Nationale.)

La "Revue Hebdomadaire" publie sur l'Assemblée nationale d'intéressants souvenirs du Marquis de Castellane, ancien membre de cette assemblée.

En voici un curieux passage, où l'auteur nous raconte la véritable origine du mot historique attribué au Maréchal de Mac-Mahon, à Malakoff "J'y suis, j'y reste".

Je dois, dit-il, au lecteur de cette Revue, le récit d'un fait qui a précédé le vote de la Constitution de 1875, et qui lui montrera le peu de cas qu'il faut souvent faire des mots attribués aux grands hommes.

C'était au cours de la discussion à laquelle donna lieu la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, prélude obligé de la constitution qui allait suivre. Je n'avais aucun motif de refuser mon acquiescement à une création d'essence parfaitement conservatrice. Et, comme j'y voyais même un moyen de retarder l'effondrement définitif de nos espérances, je résolus de la défendre publiquement à la tribune. Je m'aperçus alors que le discours préparé par moi manquait tout à fait de relief, et, la veille du jour où je le prononçai, je confiai à ma femme ma désolante constatation.

" Il me faudrait, lui disais-je, une phrase, un mot à l'emporte-pièce qui corroborât mon argumentation ! "

Et nous nous mîmes à remonter ensemble la vie du glorieux soldat qu'il s'agissait de magnifier. Elle se rappela que Mac-Mahon avait tenu bon dans la tour de Malakoff au risque de sauter avec elle. Le lendemain, je prononçai mon discours et je le terminai ainsi :

" Faites aujourd'hui pour la France ce que Mac-Mahon fit il y a seize ans pour l'armée. C'était à Malakoff ; le premier il entre dans la citadelle, elle est minée, elle va l'enseve-

lire sous ses ruines, n'importe : il se jette sur le télégraphe et il écrit à son chef cette parole sublime dans sa simplicité : " J'y suis, j'y reste ". (Séance du 18 novembre 1873).

L'effet fut indescriptible ; toutes les mains se tendirent vers moi, je fus littéralement acclamé. Je connus un moment l'ivresse de la parole. Dès le soir, les journaux se chargèrent d'apprendre au monde le mot désormais historique que le Maréchal n'avait jamais dit, dont seule ma jeune femme m'avait suggéré la formule, et de l'effet duquel seule par conséquent elle méritait de bénéficier !

IN MEMORIAM

La semaine dernière, je suis allée reconduire à sa demeure dernière, une très bonne et très dévouée amie du Journal de Françoise, qui le fut aussi, un peu, j'aime à le croire, de sa directrice.

Mlle Laura Letendre était la sœur de cette douce petite écrivain, morte à vingt ans, qui signait de remarquables pensées déjà, du nom harmonieux de " Karoli ". Ce fut l'une de mes premières correspondantes à " La Patrie ", et cette parenté intellectuelle s'étendit, bientôt, à la sœur de prédilection qui devait, hélas ! la suivre trop tôt dans la tombe.

Mlle Laura Letendre était non moins admirablement douée que la chère Karoli. Profondément instruite, possédant un esprit fin et délié, elle ajoutait à ces remarquables qualités de l'intelligence, toutes les qualités d'un cœur sensible, délicat et généreux. On ne pouvait la connaître sans l'apprécier et l'estimer à sa juste valeur.

Elle a été l'amie modeste mais encourageante des débuts de notre journal, et, elle en aurait été la constante collaboratrice si la maladie cruelle lui en eut permis le loisir.

Comme ils partent vite, les uns suivant de si près les autres, les êtres chers que nous voudrions garder toujours auprès de nous ! J'y songeais tristement, douloureusement, près de cette tombe prématurément ouverte qui devait engloutir une sympathique affection.....

Le soleil, à l'horizon, dorait, de rayons roses, la belle campagne au sein de laquelle, la morte devait dé-

sormais reposer. Je lui enviais ce décor enchanteur : l'église pittoresque et vieille, dont la lampe éclaire constamment le champ des morts ; l'herbe du cimetière fleurant le trèfle et le thym ; les grands arbres murmurant leur chant berceur ; et, tout près, la petite rivière aux méandres gracieux, coulant ses ondes claires à travers les vertes prairies.....

Que cette terre du village natal où elle voulut être ramenée, que cette terre, qui reçut, avant elle, les membres aimés de sa famille, lui soit légère, et qu'elle y dorme, dans la grande paix du Seigneur et l'oubli des soucis de la vie, son long et dernier sommeil !

FRANÇOISE.

L'ECRAN

Voilà un objet d'ameublement dont le nom définit bien clairement la fonction et qui au surplus est tellement connu qu'il est inutile d'en donner de longues descriptions.

Il a perdu, sans doute, beaucoup de son utilité pratique ; il n'est guère qu'un élément agréable de décoration dans nos intérieurs. Mais autrefois il n'en allait pas de même. Son invention (vers le XVI^e siècle) fut accueillie avec enthousiasme, et cette faveur méritée s'explique. Il était d'un grand secours dans ces appartements composés de pièces monumentales, si riches d'aspect, si pauvres de confortable ; où les vents du dehors se glissaient surnoiseusement par mille fissures mal closes, où les cheminées, bien que hautes et profondes au point de contenir des troncs d'arbres en guise de bûches, ne suffisaient pas à répandre une chaleur égale et à lutter victorieusement contre les courants d'air. Les dorures et les belles décorations des murailles et des plafonds n'empêchaient pas nos ancêtres d'être fort mal logés. Les pieds sur les chenêts on se rôissait la figure tandis qu'on avait le dos gelé. Deux inconvénients fort désagréables.

Les crânes des hommes étaient garantis par les lourdes et encombran-

tes perruques qui les coiffaient. Mais les bras et les épaules nues des belles élégantes devaient cruellement souffrir des vents coulis indiscrets qui les venaient caresser d'intempestive façon. Pris entre ces maux il fallut aviser. Pour se garantir contre l'excès de chaleur on inventa l'écran ; pour s'abriter du froid on créa le paravent.

Qui n'est ni arbre ni plante,
Qui porte feuilles en tout temps,
Que l'on ne voit que quand le froid
augmente
Et qui disparaît au printemps,

selon les termes d'une énigme que publiaient les journaux du temps. Et les nobles dames purent désormais se mettre à leur aise chez elles, sans risquer rhumes ou bronchites. Outre cet avantage hygiénique, pourrions-nous dire, le paravent, grâce à sa mobilité, permettait aussi de faire en un instant une sorte de petite chambre dans la grande, un recoin intime où l'on avait tout loisir de s'occuper à son gré dans un isolement relatif.

Certains visiteurs ne se laissaient pas toujours arrêter par cette cloison fragile. Tels ceux plutôt indiscrets et inattendus qui pénétrèrent un beau jour chez la marquise de Rambouillet. Celle-ci avait fort contribué à lancer la nouvelle invention ; elle en avait garni les pièces de son appartement, et trouvait derrière cet abri la tranquillité nécessaire à ses lectures et ses méditations. Tallemand des Réaux raconte qu'un jour : "Voiture, l'écrivain, ayant rencontré deux meneurs d'ours dans la rue Saint-Thomas avec leurs bêtes emmuselées, les fit entrer tout doucement dans une chambre où Mme de Rambouillet lisait, le dos tourné aux paravents. Ces animaux grimpent sur les paravents ; elle entend du bruit, se retourne et voit deux museaux d'ours sur sa tête ; n'était-ce pas pour guérir de la fièvre si elle l'avait eue ?"

La plaisanterie était peut-être un peu forte et d'un goût douteux. Encore était-elle bien innocente à côté d'autres aventures plus scabreuses qui se déroulèrent derrière le meuble dont nous nous occupons.

Les services que rendait le paravent étaient tels que l'usage devait forcément s'en répandre très rapide-

ment. Ceux qui l'avaient adopté étaient des patrons puissants dont le goût avait force de loi. Leurs demeures, ces palais immenses et glacés de Versailles et de l'Escurial l'appelaient impérieusement. Et quand la Marquise, le Cardinal ou le Roi-Soleil s'étaient prononcés en sa faveur, seigneurs, courtisans et bourgeois ne pouvaient que suivre l'exemple.

On vit alors des paravents de dimensions énormes, comme on n'en fait plus aujourd'hui, qui déroulaient sur les parquets des zigzags de leurs dix ou douze feuilles articulées. Hauts en proportion. De vrais monuments, assez vastes pour servir d'alcôve et entourer un lit, et que l'on utilisait également dans les chapelles privées et dans les églises pour abriter le prêtre qui officiait à l'autel. Construits solidement aussi ; épais et lourds, recouverts de préférence des étoffes les plus résistantes, velours cramoisi, draps, brocarts de toutes sortes et de toutes couleurs, cuirs repoussés et dorés. Ceux dont les panneaux étaient garnis de tapisseries étaient particulièrement appréciés. Les Gobelins, Beauvais, la Savonnerie en fabriquaient de charmants qui trouvaient place chez les plus hauts personnages. Les bois étaient dignes des tissus. Quelques spécimens échappés à la destruction nous permettent de juger ce qu'étaient ces riches accessoires ; tel celui qui orne encore au château de Fontainebleau la chambre de Marie-Antoinette. Inutile d'ajouter qu'ils atteignaient des prix considérables ; certains furent payés 2,000 et 3,000 dollars.

Vers 1660, nous voyons apparaître les paravents chinois et japonais. Ces produits de l'Extrême-Orient sont apportés à Versailles par les ambassadeurs siamois qui les présentent au Grand Roi comme un gracieux hommage de leur souverain. Ils font sensation par l'étrangeté et la richesse de leur décoration et tout le monde veut s'en procurer. Ils sont bientôt si nombreux à la Cour que l'expression "Chinois de paravent" devient d'un usage courant pour désigner les gens qui ressemblent à des magots. Et par-dessus le marché, des poètes plus enthousiastes que bien informés at-

tribuent avec aplomb aux habitants du Céleste-Empire l'invention de ce meuble utile, et le célèbrent en de lyriques élans :

Le mobile rempart qu'inventa le Chinois,
Près de nous pour abri déployé sous nos
toits,
Interdisant au froid l'accès de nos asiles,
En écarte des vents les atteintes sub-
tiles....

Nous n'avons retrouvé de nos jours de pareils accents que dans les quatrains lyriques consacrés à la glorification de quelques produits célèbres...

Le paravent aurait dû, semble-t-il, disparaître en même temps que les inconvénients qui l'avaient fait inventer. Dans les appartements plus petits du XVIII^e siècle on ne craint plus le froid, on est mieux enfermé et mieux chez soi. Son emploi va cesser : pas du tout ; il ne fait que se répandre davantage.

Son office pour tout dire est légèrement différent. C'est que ce "mobile rempart" n'arrête pas seulement les courants d'air ; il offre aussi, et ce n'est pas son moindre mérite, un obstacle aux regards indiscrets. Un coup d'œil glisse si vite par une porte qu'on a oublié de fermer ; et les jolies marquises n'aiment pas toujours être surprises à l'improviste. Le paravent devient le complice des marivaudages et des galanteries qui s'abritent à son ombre. Mais par une juste compensation il sert aussi la morale en sauvegardant les convenances. Il dissimule les gestes trop compromettants, atténue l'éclat des conversations trop enflammées. Les mœurs licencieuses font à la vertu cette concession de se cacher un peu ; et voilà pour notre meuble un emploi nouveau et inattendu.

A combien d'aventures scabreuses ou tragi-comiques ne fut-il pas ainsi associé ! On ferait un livre des histoires piquantes dont il fut le témoin.

Un jour, c'est le lieutenant-général de la Châtre, celui qu'on appelait "le beau berger", qui, pris d'un accès de folie chez le prince de Conti, passe son épée à travers le paravent, derrière lequel le prince reposait sur une chaise longue.

La duchesse de Bourgogne en usait de façon moins terrible. Cette jeune princesse, vive et enjouée, égayait

par ses fantaisies d'enfant gâtée la vieillesse morose de Louis XIV. Elle en avait pris une indépendance de manières dont rien n'approchait. Elle se croyait tout permis et se permettait tout. N'alla-t-elle pas, se servant avec adresse de l'abri tutélaire du paravent, jusqu'à se livrer en présence du monarque, qui ne se doutait de rien, à une cérémonie intime—ce que Molière appelle clysterium donare—pour laquelle on se retire d'ordinaire loin de tout regard. Un jour pourtant, le vieux roi surprit le manège de la jeune femme de chambre qui, armée de l'instrument cher à monsieur Purgon, le glissait avec mystère... Son étonnement fut extrême, dit Saint-Simon, et il trouva cela fort plaisant.

N'appuyons pas sur ces détails. Taisez-vous, paravents du temps jadis, meubles charmants et précieux, chers aux Agnès et aux Rosalindes. Nous admirons vos boiseries finement sculptées, vos satins et vos panneaux si délicieusement ornés. Mais vous avez vu trop de choses et vos histoires sont un peu lestes ; vous feriez rougir nos lectrices.

Dites-nous plutôt le rôle noble et élevé que vous fit remplir Madame de Genlis, laquelle eut l'idée ingénieuse ou baroque comme on voudra—du paravent pédagogique, instructif et némotechnique.

Chargée de l'éducation des jeunes princes d'Orléans, elle les avait installés dans une maison de la rue de Bellechasse, aménagée dans un style sinon pittoresque, du moins original et plein d'enseignements.

"J'avais tâché, écrit-elle, de rendre utile à l'éducation jusqu'à l'aménagement. La tapisserie de la chambre des princes représentait, peints sur toile à l'huile, sur un fond bleu, les médaillons en grisaille, d'après les médailles ou les bustes des sept rois de Rome, des empereurs et des impératrices jusqu'à Constantin-le-Grand. Les dessus de porte représentaient des traits de la même histoire ; à chaque médaillon se trouvaient la date et le nom des personnages. "Deux grands paravents" représentaient les rois de France ; les écrans montés, les écrans de main et le dessus de la porte de la salle à manger représentaient des sujets mythologiques."

Si les jeunes princes ne firent pas dans ce séjour enchanteur les progrès les plus rapides, c'est qu'ils y mirent vraiment de la mauvaise volonté.

Méditez ces lignes, chères lectrices ; vous y trouverez des inspirations pour décorer le chambre de vos enfants.

Si le cœur vous en dit, vous pourrez faire mieux. Comme toutes les choses humaines, la trouvaille de Madame de Genlis est perfectible. En renouvelant de temps en temps les tentures et les motifs, on arriverait à passer successivement en revue les diverses matières d'enseignement. La géométrie, par exemple, ou les sciences naturelles, fourniraient une mine inépuisable de sujets...

Laissons ces fantaisies et revenons à nos moutons, c'est-à-dire au paravent.

Nous avons dit quels tissus somptueux on employait pour les habiller. De plus, les artistes en renom couvraient souvent leurs feuilles de peintures décoratives où l'imagination la plus amusante s'alliait à la couleur le plus séduisante.

Audran, Watteau, Desportes, Oudry, n'ont pas jugé ces travaux indignes de leurs pinceaux. Les paysages, les fleurs, les attributs mythologiques et champêtres, voilà les éléments favoris de ces décorations. Tout ce qui évoque la légèreté, la grâce, fait naître le sourire, récrée l'esprit, charme le regard. Un art aimable qui s'associe à des intérieurs pimpants, à des locataires élégants et raffinés, qui ne vise qu'à plaire et atteint le but sans efforts. On n'en trouvera pas de longtemps de plus parfait, en ce sens, de mieux approprié à sa destination. En dépit des variations de la mode, le goût viendra toujours s'y régénérer. Ajoutez-y nos emprunts à l'art japonais et vous aurez dans cet ordre d'idées le meilleur de notre art décoratif contemporain.

Dans nos appartements si exigus, aux jointures hermétiquement closes, chauffés par les appareils les plus perfectionnés, le paravent est un meuble à peu près inutile. Il n'a guère de raison d'être au point de vue pratique. Mais, pour être purement décoratif, son rôle n'est pas sans importance.

Il y a peut-être dans le goût qui nous attache à lui un peu de cette passion pour le bric-à-brac du passé, qui est un des traits caractéristiques de notre époque. C'est bien possible. Tel quel il fait bien dans un coin de pièce. Il encadre joliment un siège, sert de repoussoir agréable à une figure. Il se prête à la décoration la plus variée, est ainsi le prétexte de travaux personnels toujours intéressants.

Si la confection de la monture n'est pas un ouvrage de dames, l'ornementation des panneaux en est un au premier chef.

Vous, Mademoiselle, qui peignez à l'huile ou à l'aquarelle, voilà pour votre talent naissant un emploi à essayer. Voyez le parti admirable que les Japonais ont su tirer des plantes, des végétaux de toute espèce, dans leurs panneaux décoratifs.

Nous ne vous disons pas de les copier ; mais inspirez-vous de leurs exemples, de leurs méthodes. Les matériaux que nous offre la nature sont innombrables, il n'est que de savoir les employer. Il n'y a rien au monde de plus attrayant et de plus délicat que les fleurs. Il n'est personne qui n'aime à en garnir son intérieur. Ces colorations variées et adorables sont toujours une joie pour les yeux. Fixées avec art sur les panneaux de notre meuble, elles évoqueront d'une façon durable les splendeurs printanières. Les pivoines, les iris, les chrysanthèmes, les plantes grimpanes, comme les glycines, offrent mille ressources d'arrangements et de tons.

Vous, Madame, qui savez si adroitement broder sur la soie éclatante les arabesques et les dessins les plus gracieux, vous pouvez aussi contribuer, de cette manière, à l'embellissement du home.

Nous n'avons pas besoin, n'est-ce pas, chères lectrices, de vous vanter les avantages de ces travaux qui enrichissent le mobilier d'éléments originaux.

On n'est jamais mieux servi que par soi-même, dit le proverbe. Combien ont recours à la chose toute faite, à la routine d'un artisan, qui pourraient souvent s'en passer et faire mieux en n'écoutant que leur inspiration.

Tout est permis qui fait bien. Les

seules fantaisies blâmables, ce sont celles qui se passent derrière le paravent.

FULANO.

NOTRE GRAVURE

La gravure de la couverture de notre journal représente le groupe de petites filles, organisé par Tante Ninette, qui ont travaillé, l'hiver dernier, à la confection d'objets destinés aux enfants de l'hôpital Sainte-Justine. Ces jeunes patronesses de l'institution, ont le costume de leurs aînées : bonnet et tablier blancs, ainsi que le brassard à croix bleue.

Notre journal aura à Québec un correspondant qui écrira, pour nos lecteurs, un récit des fêtes en l'honneur de Monseigneur de Laval.

Quelques traits de Curiosité.

La curiosité poussée à l'excès est-elle un défaut ou une qualité ? Lorsqu'on emploie la curiosité dans un but louable elle ne peut être incriminée. Qu'est-ce, sinon une curiosité insatiable, qui pousse nos savants à chercher le pourquoi des phénomènes qui nous entourent ? Les natures peu curieuses ne feront jamais faire de progrès à la science ; au contraire, les gens curieux sont des chercheurs dont les découvertes peuvent être utiles.

La Condamine était doté d'une curiosité prodigieuse. Lors de l'exécution de Damiens qui fut, comme on sait, tiré à quatre chevaux, La Condamine pour mieux voir, s'était glissé jusque parmi les valets du bourreau. Les archers voulurent l'écartier ; mais l'exécuteur dont il avait sans doute acheté la protection le retint en disant : "Laissez Monsieur, c'est un amateur."

Il périt victime de cette faculté extraordinaire. Ayant su qu'un jeune chirurgien proposait une opération nouvelle et très hardie pour une des infirmités dont il souffrait, il le fit appeler et le pria d'opérer sur lui. Le praticien hésitait. "Cela ne peut avoir aucun inconvénient pour vous, lui dit La Condamine ; si vous me tuez, je suis vieux et malade, on dira

que la nature ne vous a point secondé ; si au contraire, par impossible, vous me guérissez je rendrai compte moi-même de votre méthode à l'Académie, ce qui vous fera le plus grand honneur." Le jeune praticien cède enfin et commence à opérer. "Allez doucement, je vous prie, Monsieur, disait La Condamine, malgré la souffrance ; laissez-moi bien examiner, bien voir, sans quoi, je ne pourrais pas faire mon rapport." Il succomba aux suites de cette dangereuse expérience.

Il eut d'autres fringales de curiosité moins justifiées. A Constantinople, où il avait eu mainte occasion dans le bazar, vole ostensiblement une babiole, est appréhendé au corps, conduit au cadî, et a enfin la satisfaction de recevoir vingt-cinq coups de bâton.



"La réflexion mûrit la pensée"

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude, se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine ; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

Henri Lanctôt

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.

820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.

447 rue St-Laurent, près De Montigny.

Il ne faut pas dire :

“ Fontaine...”

Une amie de notre journal nous communique cette chronique, premier essai, d'une jeune Trifluvienne. Nous sommes heureuse de l'insérer dans nos colonnes, à titre d'encouragement, d'abord, et parce qu'il révèle un talent naissant qui vaut la peine d'être développé et cultivé—(Note de la Rédaction.)

“ Ah ! la jolie pluie de printemps ! ” me suis-je écriée hier matin, en mettant le nez à la fenêtre— “ Comme la température doit être adoucie, maintenant qu'elle a fini de tomber—Le soleil ne tardera pas à montrer sa frimousse ; il faut que j'aïlle en jouir ! ”—

C'est en faisant ces réflexions que je me préparai à sortir. Je m'étais éveillée de fort bonne humeur, oh, mais ! d'une humeur plus que charmante ! En prédisant la prochaine apparition de Monsieur le Soleil, je n'avais pas remarqué, dans mon entrain, que le ciel était gris, gris, comme du plomb. Tant il est vrai de dire qu'il suffit d'avoir la joie dans le cœur pour la lire dans les yeux du voisin.

Mais, j'avais compté sans “ la douce famille ”, comme disait Marie Bartsketchief. “ Quoi, tu sors par un temps pareil ? Mais tu vas “ t'éteindre ”, ma pauvre ! te casser le cou, ou tout au moins un membre, sur cette épaisse couche de glace qui fait des trottoirs un vrai patinoir. On te rapportera sur un brancard ! ”— “ Bah ! ai-je répliqué, laissez-moi faire ! Je ne suis pas tombée “ une seule fois, cet hiver ”. J'ai confiance en mon étoile !— ” et, brave jusqu'à la fin, je sortis.

Pendant un quart d'heure, ce fut un enchantement. Elle avait opéré des merveilles, la “ jolie pluie du printemps ! ” — La gelée, s'en mêlant un peu, elle avait décoré les toits des maisons, les fenêtres, les balcons. Avec des banderolles de glaces découpées comme une fine dentelle, elle avait transformé les branches des arbres en de superbes cristaux que la brise en passant, faisait frôler doucement les uns contre les autres et tinter comme des clochettes de verre. Les globes des réverbères semblaient enjolivés avec de fantastiques abat-jours japonais en perles

enfilées — L'atmosphère commençait à se faire plus chaude et la surface glacée des trottoirs, se couvrir d'une mince couche d'eau transparente. Tout cela me grisait, en quelque sorte, et j'aurais chanté volontiers, pour peu qu'on m'y eut invitée. Je regardais les rares passants avec un air qui voulait dire ! “ Mais riez donc ! ne voyez-vous pas que je suis de bonne humeur ? ”

Soit dit en passant, c'est une singulière machine, que la nature humaine ! Il suffit qu'on ait le soleil dans l'âme pour croire que tout le monde le possède, aussi. Ami lecteur, je vois sur vos lèvres, un sourire d'incrédulité. Dites-donc, est-ce que ça ne vous arrive pas tous les jours, à vous ? Combien de fois, étant peiné, inquiet, préoccupé, vous avez rencontré un ami qui vous a accueilli avec de joyeux bonjours, et vous a quitté de même, tandis que vous le regardiez s'éloigner, en murmurant : “ Espèce d'imbécile, qui n'a pas vu, qui n'a pas “ su ” que j'avais du chagrin ”. Et qui vous dit que votre ami ne s'attendait pas à un air réjoui de votre part et qu'il ne s'est pas dit en lui-même : “ Singulier personnage, qui a envie de pleurer quand tout le monde rit ”.— Que voulez-vous ! nous sommes ainsi faits ! “ Such is life ! ” dirait philosophiquement notre ami l'anglais.

Pour en revenir à ma promenade, j'étais enthousiasmée par tant de jolies choses, et... “ qui fait un pas, en fait deux, ” dit le proverbe—j'entrepris une excursion sur un certain petit sentier fort invitant avec son air inoffensif. J'avançais toujours, sûre de moi-même, souriant au danger comme le dompteur dans la cage du lion — (songez bien que “ je n'étais pas tombée une seule fois, cet hiver ! ”). Chemin faisant, il me passait de plaisantes réflexions sur la naïveté des gens qui “ osaient croire que je pouvais tomber ” et sur la sottise de ceux qui se laissent choir tout bêtement, comme si la glace était assez jolie pour se métamorphoser en coussins moelleux, pour recevoir leur auguste personne !

—Allez donc, nigauds on se tient !— là—est-ce que je ne suis pas solide, moi, sur mes jambes ? — Emportée par l'ardeur de mes pensées, j'avais pris le pas accéléré et je filais le nez au vent, quand tout à coup... patastras..... ! Ça y était ! je me trouvai étendue, sans façon sur quelque chose qui n'était pas un coussin en plume d'oies, et qui ressemblait fort à de la glace vive. Au bruit de ma chute, une corneille, perchée sur un arbre voisin, s'envola lourdement, avec un certain croassement moqueur que je ne pris pas pour un compliment, et qui me fit plus mal au cœur que mon membre endolori—Pensez donc ! une pauvre misérable corneille avait eu l'audace de crier je ne sais quoi (probablement des sottises) à cette “ invincible ” qui venait de prendre le petit sentier de l'Avenue Laviolette, pour un divan !

Je me redressai, tant bien que mal, et je repris, clopin-clopan, le chemin de la maison—Je rentrai chez moi salie, mouillée, froissée, fripée, plus honteuse que le “ renard qu'une poule aurait pris ! ” et de tout mon cœur

“ Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus ”. (Lafontaine).

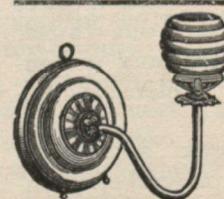
Cher lecteur, voulez-vous un conseil d'expérience ? Défiiez-vous de “ la jolie pluie du printemps ”, de la brise tiède, du soleil qui va paraître, des petits “ sentiers ” inoffensifs et... de votre présomption !

Il ne faut pas dire : Fontaine je ne boirai pas de ton eau !—Croyez-moi, j'en sais quelque chose !—

MARGUERITE

Trois-Rivières.

Allez à Mille-Fleurs. Le nom seul est une inspiration et un hommage.



La Veilleuse en
Nickel

MONTREAL
BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour
UN QUART DE CENT
sans odeur ni fumée

Prix 90 Cents, - par la Poste, 10c de plus.

L.-J.-A. SURVEYER

2 Boulevard St. Laurent, - MONTREAL

La reine des Eaux Purgatives, c'est
L'EAU PURGATIVE DE RIGA
En vente partout, 25 Cts la bouteille.

Recettes Faciles

POUR DESOSSER UNE DINDE OU UN POULET. — Enlevez d'abord la peau de la volaille, coupez-la et faites-la bouillir dans un peu d'eau jusqu'à ce que la chair laisse les os. Assaisonnez de poivre, sel, sauge ou sarriette. Enlevez toute la viande des os et placez-la dans un moule en lits de viande foncée et claire, humectez-la avec le reste du liquide de la lèchefrite et mettez dessus un plat et une pesée et laissez-la reposer jusqu'au lendemain. Le matin, elle sortira du moule tout d'un morceau et vous pourrez le couper en tranches avec un couteau bien tranchant.

ASPERGES A LA SAUCE BLANCHE. — Grattez les asperges, lavez et coupez de la même longueur; attachez par petites bottes.

Faites bouillir dans une casserole, avec un peu de sel, une quantité d'eau assez grande pour que les asperges y baignent complètement; lorsque l'eau bout à gros bouillons, mettez-y les asperges; laissez cuire, il faut un quart d'heure environ; égouttez, servez dans une serviette pliée en losange, accompagnées d'une sauce blanche.

DESSERT AUX FRAISES. — Faites bouillir un sirop de sucre très épais, jetez-y des fraises de moyenne grosseur et bien mûres. Retirez les fruits dès qu'ils sont complètement enduits de sirop.

Mettez fondre de la gélatine dans un peu d'eau, ajoutez du sucre au goût; mettez au feu et faites bouillir.

Lorsque la gélatine est bien dissoute, versez-la sur un tamis et mé-

langez avec une neige de six blancs d'œufs, battez et remuez avec soin.

Versez une couche légère du mélange au fond d'un moule; dès qu'elle sera prise, disposez au-dessus une rangée de fraises et recouvrez d'une nouvelle couche du mélange. Au fur et à mesure qu'une couche a pris suffisamment de consistance, ajoutez-en une nouvelle.

Placez au frais, dans la glace ou de l'eau très froide.

Dans les chapeaux du salon de modes bien connu, 527 rue Sainte-Catherine Est, vous trouvez les plus agréables fantaisies, les goûts les plus distingués qui puissent jaillir des doigts habiles des jeunes modistes.

Conseils Utiles

La mode des galons d'or et d'argent sévit partout, depuis les coussins de notre salon jusqu'à notre plus nouveau chapeau! Et cette mode, paraît-il, va durer. Mais ces galons s'oxydent très rapidement à l'air, prennent des taches et des marbrures. Voici une recette pour leur rendre un nouvel éclat, les envelopper dans un morceau de toile que l'on coud de façon que ce paquet ne puisse se défaire. Le mettre sur le feu dans un vase contenant de l'eau et du savon blanc râpé — faire une eau épaisse — et faire chauffer jusqu'à ébullition. Retirer les galons de leur enveloppe et les rincer dans de l'eau tiède pure. Les endroits fanés seront humectés avec de l'alcool. Laisser sécher et frotter avec une peau de daim ou de vieux gants de suède.

* * *

COINS DE FENETRES. — Pour bien nettoyer les coins des fenêtres, on peut employer un petit pinceau plat. Le vinaigre chaud enlève les taches de peinture, et la térébenthine est excellente pour enlever le mastic.

ODEURS DE POISSON SUR LES COUTEAUX. — On enlève l'odeur de poisson des couteaux et des fourchettes en les frottant avec un citron.

Lotion . . .

"SAPHO"

Hygiène de la Tête

Insecticide . . .

"SAPHO"

Pour destruction complète de tous les insectes.

THE

Sapho Mfg. Co.

61, ST-GABRIEL,

MONTREAL

Demandez le Catalogue

des Produits "SAPHO"

UNE AUBAINE

Pour nos Canadiennes

8 SUR 10 FEMMES

souffrant de maladies qui leur sont spéciales.

Les **Ovules** du DR. PATRICK de Paris, guérissent les pertes blanches, douleurs, lacérations, descente, beau mal, renversement, ulcères, ovarites, etc. d'une manière infaillible, permanente et sauvent des opérations.

Les **Tablettes Hygienes** du Dr. Patrick, maintiennent les organes en bonne santé, et **previennent** les pertes, retards ou suppression.

Les **Pastilles Rouges** du DR. PATRICK guérissent la faiblesse, l'anémie, vertige, mal de tête, épuisement, la consommation et toutes les maladies résultant de la pauvreté du sang.

AGENTS POUR L'AMERIQUE

SYNDICAT MEDICAL DES DAMES,

180 Ste-Catherine Est.

TEL, EST 3208.

Consultations Médicales Gratuites.

NOTE—On demande des Dames ou Demoiselles pour faire connaître nos remèdes dans les grands magasins, manufactures etc. Elles peuvent se faire un joli revenu dans leur loisirs.

MESDAMES

Confiez-nous vos prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues, et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins, thermomètres etc

Pharmacie AURNCE

Coin St-Denis et Ontario, - MONTREAL

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Lassés par cet effort qu'ils avaient dû faire, eux qui avaient si peu de forces, ils se laissèrent tomber à côté, sur le second lit, silencieux, abattus, le regard profond, suppliant, tourné vers lui qui venait d'apparaître, lui, le chef, leur soutien. Et ils semblaient redire la parole sainte : " Maître, sauvez-nous ! "

Pierre s'approcha du lit.

Un silence énorme était dans l'infini déroulé autour d'eux. dans la nuit lourde tombée par delà ces murs frêles, si blancs sous la clarté rude de la grosse lampe de cuivre. Il se pencha sur le malade, écouta sa respiration, plongea en ce regard fixe désolé, que l'autre avait toujours en sa rigidité, sa prostration de résigné ou de vaincu sentant la lutte inutile. Mais Farou ne bougea pas. Bien mieux, il abaissa ses paupières et il sembla s'en aller en un évanouissement ou un demi-sommeil inquietant. Pierre, resté debout, attendit un instant, puis, comme les autres, sans mot dire, il s'assit au bord du lit voisin. Une douleur lui venait.

—Et dire qu'il eût suffi d'un peu de quinine, se répétait-il à mi-voix, étreignant sa tête lui aussi avec ce même geste de lassitude et de tristesse que les autres avaient.

Là-haut, Reynaud était remonté à l'appareil. Pierre le rejoignit.

—Voit-on El Berd maintenant ?

—Presque, mon lieutenant.

—Pouvez-vous communiquer ?

—On peut essayer.

Reynaud fit des appels, puis commença. Mais aussitôt la transmission fut coupée.

—Eh bien ? demanda Pierre.

—Ils ne peuvent pas lire..... Je vais pourtant bien doucement..... Il est vrai que ce n'est pas "riche"..... Tenez... Regardez...

La zone rougeâtre de tout à l'heure s'était changée en un globe énorme, halo rouge, nuageux, sans consistance. Par moments, cela tremblait, c'était El Berd qui faisait des appels. On le devinait par habitude, car autrement, dans ce brouillard, il était impossible de nettement distinguer. Non, réellement il n'y avait rien à faire.

—Attendons encore, murmura Pierre.

Du temps passa. Il faisait très froid dans ce petit poste perché sur une haute dune, au milieu de l'étendue où le vent filait sans cesse. D'en bas aucun bruit ne montait. On n'entendait que les battements réguliers de la grosse horloge accrochée au mur allant dans le silence d'un même heurt monotone et doux. Cela seul, cette petite chose qu'un rien, un grain de sable eût suffi à arrêter, semblait avoir une vie et bercer leur douleur. Ils s'oubliaient. Pierre, redescendu de l'échelle, s'était assis sur une chaise et accoudé à la table. Là-haut, réinstallé à son poste, sur le dernier échelon, Reynaud se tassait, ayant froid. Parfois il s'essuyait les yeux, parce que, sous le vent qui filait aux flancs de l'appareil, par l'ouverture, ils s'emplissaient de larmes glacées, très gênantes. Il faisait cela très vite, naturellement, et remplaçait après sa main dans sa poche. Son dos se courbait large ; les épaules étaient remontées, la tête enfoncée dans l'encolure ; ses oreilles rouges, mordues par la bise, dépassaient sous le képi enfoncé bas sur sa bonne grosse tête brune. Tout à coup, il se redressa, déclancha la manette de l'appareil.

—On voit un peu mieux, murmura-t-il... Ah ! si l'on pouvait nous lire, là-bas.....

—On voit ? souffla Pierre.

—Oui,.... je crois... cette fois, on pourra... mais pas longtemps...

—Enfin ! dit Pierre.

...Pas longtemps !... C'était le salut pour le malade,.... un seul mot, le salut... cette seconde de communication à travers l'espace.

—Vite, demandez s'ils ont de la quinine.

L'appareil vibra, heurté de coups sourds à intervalles mesurés. Car il fallait aller lentement si l'on voulait être lu du premier coup, ne pas perdre ce temps si précieux, si rare où la communication s'offrait inespérée. Et le soldat y mit toute sa patience et son attention. Il étreignait l'appareil du bras gauche, l'œil à la lunette ; la main droite posée sur la manette cadencait les ombres et les rayons. Et, par moments, il s'arrêtait de respirer, ayant peur...

—Oui, mon lieutenant, dit-il, la voix plus affirmée... Oui, ils ont de la quinine.

—Alors... qu'on laisse le feu allumé toute la nuit... Tu peux encore transmettre cela ?... Bien... Ahmar va partir tout de suite.

Quand la transmission fut achevée, il s'attarda un instant, immobile dans la même pose.

—C'est fait, mon lieutenant. On veillera là-bas.

Et il se redressa, se secoua, puis sourit. Il en avait eu chaud. Pierre prit sa place à l'appareil, heureux. Son cœur délivré de l'odieuse angoisse qui, dès son arrivée au poste, l'avait étreint, battait à larges oscillations en sa poitrine dégagée. Demain, à la même heure, Ahmar serait de retour et Farou serait sauvé. Ah ! ce brave Reynaud !... Mais comment avait-il pu !... Réellement, c'était inouï. Là-bas c'était le même nuage, rouge, la même boule lumineuse embroussaillée, échevelée comme une rose des buissons, s'évaporant dans la nuit... Et il avait lu en ce lointain diffus... et ceux de là-bas l'avaient compris aussi ! Certes, il ne devait guère être plus beau, le feu de Bir bou Chama... Mais au premier mot peut-être, à El Berd, ils avaient saisi l'appel envoyé dans la nuit..... et comme Reynaud, ici, ils avaient étreint l'appareil, arrêté leur respiration, déculé l'acuité de leur regard... Ah ! les braves gens !...

—Oh ! c'est encore bien beau, cela, mon lieutenant. Pourvu que la lu-

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.

mière se condense en un nuage immobile, ça va encore. On peut suivre les signaux lentement faits. L'é-té, on n'en voit pas toujours autant, quand passe le sirocco. Un sacré brouillard de sable, celui-là. Oui, tout ça ne vaut pas les beaux feux clairs, puissants, de l'Oued R'rhir. Il n'y a pas tant de mirage par là-bas. Ils n'ont qu'à mettre l'œil à la lunette.

Pierre descendit. Le caporal et les deux hommes avaient repris leur faction.

—Qu'on aille me chercher Ahmar, dit-il.

Un homme partit en courant. Quand le spahi parut, glissé en le cadre étroit de l'ouverture, montrant sa face bronzée, sombre, parmi ces êtres pâles, chétifs, qui étaient là, attentifs, ne sachant ce que cela voulait dire, Pierre dit lentement :

—Tu vas partir de suite pour El Berd. Il le faut absolument. Le feu restera allumé toute la nuit pour te guider. Tu y arriveras demain matin. On te donnera de la quinine. Prends-en beaucoup. Repose-toi quatre heures, toi et le cheval. Et puis reviens... Tu vois ce que je veux ?...

Et il montra Farou. Le spahi s'inclina :

—Ah ! "li por bougre", murmura-t-il. Je pars.

—Bien... Attends, on n'a plus besoin de moi, ici... Ramène-moi au bordj. Mes affaires sont arrivées ?

—Oui, lieutenant, le convoi est là. Tout est prêt. Tu pourras manger.

Manger ? C'est vrai... Il n'avait pas mangé. Est-ce qu'il avait faim ?...

Il regarda sa montre. Il était dix heures.

Autour de lui les télégraphistes s'étaient levés. Ils avaient compris. Leurs faces crispées s'étaient détendues. Quelques-uns souriaient. Il n'y avait plus d'abattement en ces pauvres regards, mais une espérance, une joie, qui les prenait lentement. Puis c'était comme une touchante affection, un désir de témoigner, de dire leur reconnaissance qui les poussait vers lui. Il y avait des larmes au bord des cils et leurs voix tremblèrent un peu quand ils lui dirent : merci.

Et, en s'en allant, Pierre leur avait tendu la main, à tous. Autour de ce lit d'agonisant, il n'y avait plus

ni supérieur, ni inférieur. Il n'y avait que des âmes douloureuses, des êtres sentant venir l'effroi, l'épouvante de la mort en la solitude énorme où ils vivaient, passer dans la détresse des horizons immuables où se perdaient chaque jour leurs pauvres rêves obstinés. C'étaient des êtres obscurs, très jeunes, donc très bons ; des humbles, êtres de tout dévouement et d'abnégation silencieuse que le service avait liés, menés là... et oubliés.

Que savait-on, en effet ? Quand on parlait d'eux : "Un tel est dans le Sud, disait-on." Et c'était tout. Il fallait bien qu'il y en eût puisque la France s'étendait jusque-là. Nul ne pouvait trouver cela étrange. Eux-mêmes — braves gens ! — pensaient ainsi. Ils faisaient leur temps comme les autres.

En s'en allant dans la nuit, vers le bordj, guidé par le spahi, Pierre songeait à toutes ces choses qui, ici, dans le désert mort, prenaient une si émouvante beauté.

Oui, tous ces malheureux étaient bien des petits soldats de France, frères de ceux qu'il avait appris à connaître et aimer, dans son ancien régiment, là-haut, très loin d'ici.

Et un peu de fierté lui venait d'avoir su, parmi eux, se trouver un rôle de bonté et de justice, d'avoir donné à son existence inquiète ce but, cette solution qui lui donnerait peut-être un jour plus d'espérance et de foi en la vie.

VIII

...De temps à autre, Farou s'arrêtait de parler... Une lassitude le prenait. On le voyait à certain mouvement des paupières, plus fréquent à mesure que la fatigue augmentait... Il respirait lentement, les lèvres entrouvertes... Sa parole devenait lente, difficile. La langue s'embrouillait, hachait les mots... Ce n'était plus que des notes, des sons indistincts haletés dans la poussée de la fièvre... Alors il tournait la tête vers le mur, l'inclinait un peu sur l'épaule et s'en allait dans un demi-sommeil calme d'être abattu où passait très peu de souffle.

Le caporal assis tout près, semblait continuer d'écouter encore toutes ces choses naïves, si touchantes que le

malade venait de conter, pauvres choses qu'il avait dû leur avoir déjà dites maintes fois. Et ce n'était que bien longtemps après que Farou s'était endormi qu'il se reprenait, faisait un premier mouvement. Tout de suite ses yeux s'en allaient vers Pierre. Et sous l'interrogation muette du regard de son chef il inclinait la tête, acquiesçant, murmurant tout bas, d'une voix frêle, décolorée :

—Oui... je, sais... je sais déjà tout cela.

De l'autre côté au pied du lit, un autre était assis sur une chaise. Pelotonné sur lui-même, à cause du froid, il se tenait la tête à deux mains, les coudes sur les genoux remontés, les pieds calés sur les hauts barreaux de la chaise. Il ne bougeait pas, lui non plus. Son regard immobile, sans avoir, était plein de cette infinie détresse qu'ils ont tous ici, au fond de leurs pupilles tranquilles. Lui aussi, sans rien déranger de sa pose, sans qu'un muscle bougeât en son visage, dit lentement :

—Oui... je sais... je sais...

Alors Pierre, comme lui, prenait sa tête à deux mains et regardait dans le vide... regardait le malade endormi, cette pauvre forme grêle saillant à peine sous les couvertures... C'est étonnant comme ce corps paraissait mince, long, et si peu de chose !..... Est-ce que quand on meurt on se réduit ainsi ?... Et cette laine brune, si banale des lits militaires paraissait minable, sentait toutes les misères de l'hôpital et la mort obscure, très pauvre, ainsi posée sous la lueur chétive d'un jour d'hiver.

Il songeait aussi, faisait comme les autres.

Il s'efforçait surtout à ne pas laisser s'abattre en lui cette douleur qui planait en ce pauvre réduit. Il devait rester fort. Il fallait qu'il le fût, quand même, lui, le chef, le père de tous ces malheureux, seuls devant l'infini immuable, terrifiés, sentant venir la mort sur l'un d'entre eux. Alors il cherchait à se rappeler des choses heureuses, des choses de jadis, de France...

Il revoyait les grandes allées vertes de Lestrac, les déesses de marbre blanc posant sur l'ombre des massifs la grâce de leurs gestes et de

leurs attitudes. Puis, c'était Christine enfant accourant vers lui et, tremblante, se jetant en ses bras. Comme un peu de la caresse de ses beaux yeux passait en lui, réchauffait son cœur.

Était-ce bien lui qui avait vécu tout cela, tous ces bonheurs ?

Il lui semblait lire en l'existence d'un autre. Peu de jours étaient passés depuis, et cependant ce temps lui paraissait loin, très loin..... Des figures chères se dressaient en lui comme des fantômes de sa jeunesse bien morte maintenant..... Il se sentait vieux, aïeul solitaire perdu au soir de la vie en des songes jaudis, seul en quelque coin de la petite maison blanche où il s'était retiré pour attendre et mourir oublié, comme il le désire.

...Depuis le matin, c'était ainsi.

Tels ils s'étaient placés dès l'aube autour de ce petit lit tendu au long du mur, tels ils se retrouvaient.

Des heures, des heures très lentes, étaient passées... Combien?... Maintenant la journée devait être très avancée. Mais ils ne le savaient pas au juste. Et puis, cela leur importait peu. Ils n'y faisaient aucune attention. Le jour qui venait à eux était peu de chose. C'était comme dans une cave. La fenêtre, haut placée, derrière, s'ouvrait sur un ciel gris. Un petit carré de lumière pâle se découpait dans la vitre poussiéreuse, malpropre.

Du point où ils étaient placés, ils ne pouvaient voir la terre, l'étendue morte environnante, mais on la sentait là, toujours, épandue dans l'espace assombri comme un grand lin-cueil, et sa tristesse dominait leurs pensées, s'imposait en toutes leurs visions, quoi qu'ils pussent faire.

Ils étaient seuls, tous les trois, avec ce malade entre eux. Les autres

n'avaient pu rester. Au reste, qu'auraient-ils fait de mieux ? Pierre préférait les savoir loin.

Deux, c'était assez de souffrance.

Il les avait renvoyés et, depuis, on ne les avait plus entendus. Parfois une tête apparaissait glissée dans l'entre-bâillement de la porte doucement poussée. L'homme regardait, écoutait un instant, puis disparaissait. Le sable étouffait le bruit des pas.

Et le silence en lequel ils se tenaient tous les trois veillant ce malheureux qui ne voulait pas mourir, se tassait plus lourd, plus dense, les pénétrant d'une douleur qui montait, montait comme un flot noir sous lequel leurs cœurs, leurs pauvres cœurs abandonnés, éperdus, avaient des secondes d'effroi subits et des frémissements d'agonie.

Au fond de la pièce, la porte de la tour était close, mais à travers on entendait l'horloge de la salle des appareils continuer, là-haut, le jeu régulier de son balancier. Son tic tac monotone allait, allait toujours, inexorable. Le timbre, d'une voix claire, scandait les demies, les heures... Que lui importait ces douleurs, ces angoisses, cette détresse humaine !...

Et l'écoutant, Pierre songeait que, au même instant, par delà les sables, sur la terre, le monde entier emporté, ces mêmes heures tombaient apportant de la joie, beaucoup de joies douces, émouvantes et fières... oui, qu'il y avait sûrement parmi elles, des heures d'amour et de paix dont s'aurole toute une vie, de ces heures de foi sereine où les cœurs se haussent, où l'âme exaltée, tout l'être, se tendent vers de nouveaux efforts et de plus pures beautés. Ici, entre eux, ces mêmes heures passaient et mouraient sans écho. Elles se perdaient dans le mystère couché en l'étendue

déserte, assis sur le seuil, guettant cette poignée d'hommes, débiles, vaincus, étreints d'une peine indicible, trop haute.

Entre deux crises, Farou avait ainsi des moments d'accalmie. Cela durait une heure, deux... parfois beaucoup moins. Et ils n'osaient bouger pour mieux le laisser à son sommeil.

Dès qu'il devait s'éveiller on voyait ses mains, ses longues mains jaunes amaigries, s'agiter, errer sur le drap, les doigts courbés, la paume relevée, courir à la façon des crabes, interroger, tâter le vide. Alors Pierre glissait sa main sous la pauvre main inquiète qui s'en allait ainsi à sa recherche. Le malade s'en saisissait, poussait un soupir, s'éveillait, tournait vers lui son regard endolori.

—Ah ! merci... merci... mon lieutenant, exhalait-il... Ça me fait du bien... Tant que vous êtes là, tant que je tiens votre main, il me semble que vous me gardez, que le mal ne peut me prendre.

Mais à parler ainsi, à dire cette inquiétude qu'il avait, il s'animait peu à peu. La voix se pliait brève, rauque, caressante, désolée tour à tour suivant ce qu'il contait, toujours la même chose, hélas ! des incidents de sa vie d'avant, en France, qu'il revoit avec cette lucidité parfaite des moribonds.

—Oui... vous me gardez, n'est-ce pas ?... Je ne peux pas mourir... dites, mon lieutenant ?

Il se dressait à demi, les yeux haugards, fixes, interrogeaient des espaces tout à coup apparus et de lui seul visibles.....

(A suivre)

DECOUVERTE MERVEILLEUSE
Guérisons Radicale, sans Opérations,
DES TUMEURS !
Cancers, Loupes, Kystes, Signes,
Verrues, Etc.
CONSULTATIONS GRATUITES
MME. SOTTIAUX,
HERBORISTE FRANÇAISE,
998^B RUE SAINT-DENIS, MONTREAL
Certificats fournis sur demande.

GUERISONS GARANTIE
DE TOUTES LES MALADIES DES PIEDS,
—PAR—
Mme. E. RATELLE, Spécialiste,
Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.
TRAITEMENT EFFICACE DES
Corns, Oignons, Ongles Incarnés, Transpiration, Etc., Etc.
MME. E. RATELLE, Pédicure,
163 RUE ST. DENIS, MONTREAL.

Mesdames
Pour vos parfumeries et articles
de toilette allez chez
Quenneville & Guerin
PHARMACIENS
Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
Six pharmacies :
397 St-Antoine, coin Fulford
1634, St-Laurent, coin Fairmount
70, 1, Notre-Dame Ouest, coin Versailles.
700, Ste-Catherine Est, coin Visitation
399, Ontario-Est, coin St-Hubert
1387, Ste-Catherine Est

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens
auditif -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. -:- -:-

EN VENTE AUX PRINCIPALES PHARMACIES

Ecoles du Soir!

Les Ecoles Gratuites du Soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du 1er Octobre au 1er Mars, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

MONTREAL ET BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T. G. ROULEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

L'AME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe
imprimé à Paris.
1 volume 7 1-2 par 5, broché..... .88
" demi reliure chagrin. . . . \$1.35
Pleine reliure, veau souple, rouge,
tranche rouge. 1.40
Demi reliure, morceau
Demi reliure, marocain poli, avec coins
tranche dorée. 2.10
Demi reliure, amateur chagrin, avec coins,
tranche dorée. 1.85
Pleine reliure, chagrin, 1er choix,
tranche dorée. 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m. a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.35 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN N. B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG-CALGARY, a10.10 a.m., a10.10 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a 2 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a 2.00 p.m., b5.50 p.m., a 11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.30 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.20 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m. b5.00 p.m.
STE-AGATHE, a8.45 a.m., c9.30 a.m., (I)1.40pm. b4.00 p.m.

NOMININGUE, R 8.45 a.m., c9.30 a.m., b4.00 p.m.
(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches,
(c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi
(I) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et vendredi

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du
Bureau de Poste, Montréal

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Reglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence; avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée

Pourquoi devient-on Tuberculeux ?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser ses voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber sur la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné! Que de douleurs supprimés! Que de catastrophes évitées! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix 50c le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décary, coin des rdes Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

(No. 2)

Lunettes, Pince-Nez et Lorgnons à ordre au

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

10 Ans d'Expérience

Grand prix à l'Exposition de Paris 1900

Guérison garantie des yeux sans médicaments ni douleurs par l'usage des célèbres

LUNETTES THÉRASCOPE

AVIS

Nous annonçons à notre nombreuse clientèle, que les nouveaux bureaux que nous occuperons dans le mois de juin, seront des plus confortables, et convenables pour recevoir toutes les classes de la Société.

Ouvert le Dimanche de
2 à 5 Hrs P. M.



pour voir de près ou de loin sans efforts ni fatigue.

Afin de faire connaître ces célèbres verres (thérascope) nous donnerons 20 p. c. d'escompte à toutes personnes nous

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

3, Est rue Notre-Dame

CHAMBRE 4

BUREAU TEMPORAIRE ET DU SOIR: 163 St-George
de 7 à 8 p. m. les Dimanches compris.

Sur demande nous allons à domicile.
Examen de la vue Gratuit.

accordant leur patronage d'ici à quinze jours. Les personnes ayant une défec-tuosité dans la vue, pourront remplir la formule ci-dessous et nous expédierons sur réception d'un mandat-poste des verres appropriés à votre vue. PRIX DES VERRES - \$1.00 A \$10.00

FORMULE D'EXAMEN

Votre âge.....
Votre occupation.....
Voyez-vous mieux de loin ou de près?.....
Portez-vous des lunettes actuellement?.....
Depuis quand.....
Avez-vous subis quelque traitement à la vue?.....
La lumière vous fatigue-t-elle la vue?.....
Sentez-vous des douleurs aux yeux?.....

Nom.....

Adresse.....

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement



Les habits "Fashion Craft" ont une coupe pour chaque taille, différente et sont faits dans une variété de patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine Ouest
471 Rue Ste-Catherine Est,
178 Rue St-Jean' QUEBEC'